

## La nomination glottophobe en interaction : négation et dérision

### The glottophobic nomination in interaction: negation and derision

Mounir AHMED TAYEB\*,  
Université Mouloud Mammeri de Tizi-  
Ouzou (Algérie),  
[mounir.ahmed\\_tayeb@yahoo.fr](mailto:mounir.ahmed_tayeb@yahoo.fr)

Submission date: 15.05.2021

Acceptance date : 22.09.2021

Publication date : 06.11.2021

**Ex**  
**PROFESSO**

*Volume 06 / Numéro spécial / Année 2021*

\* - Auteur correspondant.

#### Résumé

La construction de soi en contexte urbain tizi-ouzéen passe par des discours altéro/glottophobes axés sur les dualismes villageois-citadins, néo-rétro, « sauvage » - civilisé. L'analyse des discours épilinguistiques produits en *focus group* montre comment ces dualismes sont subsumés dans une trame altéro/glottophobique articulant – sur le mode de la négation/dérision – des registres transgressifs aussi variés que l'ontotype, la sobrication ou encore l'animalisation.

**Mots-clés :** glottophobie ; nomination ; interaction ; négation ; dérision.

#### Abstract

The construction of oneself in a Tizi-ouzéen urban context involves altero/glottophobic discourse based on village-city, neo-retro, «savage»-civilized dualisms. The analysis of epilinguistics speeches produced in focus group shows how these dualisms are subsumed in an altero/glottophobic framework articulating – in the modes of negation and derision – transgressive registers as varied as ontotype, sobrication or even animalization.

**Keywords :** glottophobia ; nomination ; interaction ; negation; derision.

Url de la revue :

<https://www.asjp.cerist.dz/en/Prentati onRevue/484>

## INTRODUCTION

Proposé par Jo Arditty et Philippe Blanchet<sup>1</sup>, le terme *glottophobie* présente l'intérêt d'inscrire les discriminations linguistiques dans la large liste des altérophobies<sup>2</sup>, contrairement au terme *linguicisme* diffusé par les auteurs québécois Bourhis et *alii* pour désigner une modalité restreinte d'exclusion focalisée uniquement sur la langue<sup>3</sup>. Intégré au cadre théorique de la sociolinguistique, le concept de glottophobie justifie ainsi une approche militante des tensions et inégalités sociales, contre la « *désocialisation et déshumanisation des "langues"* »<sup>4</sup>. Quoique très fréquentes dans les interactions sociales, les discriminations linguistiques sont absentes des textes juridiques français<sup>5</sup>. Il en va de même pour la loi algérienne, dont la définition de la discrimination comme délit n'inclut aucunement le « motif » linguistique<sup>6</sup>. Ignorées par le pénal, les discriminations linguistiques sont particulièrement mentionnées dans les travaux de sociolinguistes<sup>7</sup>.

La ville de Tizi-Ouzou – qui tient lieu de terrain d'enquête pour la présente étude – est le lieu d'un trilinguisme en tension. Elle est marquée par des discours glottophobes impliquant conjointement ruralité et hybridité, primo et néo-arrivants. C'est cette mixité sociolinguistique conflictuelle que nous allons interroger, dans une perspective de sociolinguistique urbaine entendue comme discipline problématisant « *les corrélations entre espace et langues autour de la matérialité discursive* »<sup>8</sup>. Notre étude focalisera tout particulièrement sur les dénominations glottophobes construites en *focus group* sous couvert de (dé)négation/dérision. En quoi la glottophobie est-elle un acte dénominatif discriminant ? Dans quelles mesures ces dénominations traduisent-elles en interaction des modes de construction de soi, marqués par des effets de (dé)négation/dérision ? Quel est leur lien avec le paradigme de la spatialité (mobilité, territoire, centre...). À titre d'hypothèse, nous posons les dénominations glottophobes – que sature à juste titre notre échantillon – comme des stratégies identificatoires spatialisantes, travaillées par la phobie de l'hybride et du rural, et permettant la dissimulation auto-odique.

## I. CONSIDÉRATIONS MÉTHODOLOGIQUES

### I.1. Le terrain tizi-ouzéen : présentation succincte

Enclavée entre les Monts Belloua et Ihesnaouen et couvrant une superficie de 102.36 km<sup>2</sup> environ, la ville de Tizi-Ouzou est ségrégée en trois entités spatiales, articulant chacune plusieurs aires locatives (secteurs ou quartiers) inter-reliées. Le Centre-ville – comme espace médian – est enserré entre la Haute-ville au nord et la Nouvelle-ville au sud. Autant la Haute-ville correspond au village indigène (dénommé *dechra*), autant le Centre-ville correspond au village européen, fondé en 1958, par décret impérial, sous le toponyme Tizi-Ouzou et désigné sous le qualificatif *biledj* par la population locale. La ville de Tizi-Ouzou inclut en outre moult quartiers satellites, excentriques, cités résidentielles ou lotissements pavillonnaires, composant ses marges circonvoisines.

Depuis sa fondation comme centre de peuplement européen jusqu'en 1962, Tizi-Ouzou était restée à l'état de bourg colonial sans activités économiques d'envergure<sup>9</sup>, un espace de transit plutôt qu'un point de fixation durable pour les villageois kabyles. Il faut attendre les années 1970-1980, notamment la création de la Z.H.U.N, ou Nouvelle-ville, et le développement des industries (textile et électroménager notamment) pour que Tizi-Ouzou devienne un pôle d'attraction.

Ainsi, de 1962 à 1966, la population *intra muros* de Tizi-Ouzou évolue de 23.000 à 27.000 habitants. Elle passe à 41.000, puis à 60.000 en 1970, avant d'attendre 79.000 en 1987<sup>10</sup>. En 2009, la ville de Tizi-Ouzou (chef-lieu) compte 92 153 âmes (144 036 pour la commune), avec une densité de 1 407 habitants/km<sup>2</sup>. De par les fonctions urbaines qu'elle cumule (administrative, culturelle commerciale...), son statut de ville universitaire, « *sa position de ville médiane entre la Kabylie occidentale et l'agglomération algéroise [...], son statut de métropole régionale ne cesse de s'accroître* »<sup>11</sup>. Elle sert de réceptacle au flux migratoire en provenance de l'arrière-pays kabyle, mais également des régions arabophones voisines.

Outre sa configuration spatiale particulière, la ville de Tizi-Ouzou, est significative par son plurilinguisme. Y prédominent : le zdimoh parler hybride arabo-kabyle ancré dans la temporalité de la *dechra* et du primo-arrivant ; le kabyle multialectal et le français constitué en médium scientifique, intégré dans les pratiques langagières quotidiennes et fortement visibilisé dans les écrits-icones urbains.

## I.2. Empirisme et corpus

Notre échantillon est constitué selon le principe de saturation significative du terrain sur fond d'hétérogénéité des profils et des postures énonciatives. Autant la diversité permet la comparaison par inclusion de « cas extrêmes »<sup>12</sup> révélant la conflictualité des ethos, autant la saturation des données garantie la validité des extraits retenus. Cette opération garde parallèlement, en ligne de mire, l'exemplarité<sup>13</sup> et la valeur heuristique des données empiriquement construites. Les extraits analysés dans cette étude résultent des réponses en *focus group* aux questions : *Qu'est-ce qui vous permet de distinguer le citadin du villageois quand vous le croisez dans la rue ?* et *Que signifie pour vous le terme zdimoh ?*

Les interactants du focus group (P, Q, R et S) constituaient au moment de l'enquête des connaissances induites par note fréquentation assidue de la rue Douar Mohammed au Centre-ville. L'entretien avec P, dans un restaurant du Centre-ville, évolue progressivement vers le *focus group* en intégrant les témoins Q, R et S raillant leur lieu de rencontre habituel pour une soirée entre-amis. A (en position de chercheur) réitère les questions précédemment posées impliquant *derechef* les témoins déjà entretenus. L'interaction s'ancre alors dans un registre discursif marqué par des réactions en chaîne, des montées en tension, des discours glottophobes, des effets de consensus/dissensus. Les questions de A sont reprises en écho, reformulées, redirigées contre les témoins taciturnes. Le groupe, une fois totalement constitué, subit l'intervention inopinée et sporadique du patron du restaurant (*alias* U).

P est né à Ouacif (village kabyle). Il s'établit en ville à l'âge de 6 ans. Il grandit à la Cité des 600 logements, avant de s'installer à Krim Belkacem (quartier de la Nouvelle-ville). Il travaille au Sud algérien. Q est natif de la Haute-ville. Il grandit à la Cité des Jardins (quartier pavillonnaire, où habitent toujours ses parents). Il contracte un mariage avec une Zdimoh de Aïn-El-Hallouf. Après deux déménagements (Sud-Ouest et Lotissement Hamoutène, il s'installe au lotissement Salhi, à proximité du quartier de M'Douha (qu'il déclare comme son lieu de résidence actuelle). Il projette de rejoindre son quartier d'enfance. R est né dans le village de Bouhinoune. Il habite la Cité des Jardins depuis l'âge de 4 ans. S naquit et grandit en Haute-ville, avant de déménager à la Nouvelle-ville vers l'âge de 38 ans.

## II. CONSIDÉRATIONS THÉORIQUES

### II.1. La ville comme matrice discursive

En sociolinguistique urbaine la ville est considérée comme une entité complexe produite en discours<sup>14</sup>. Elle est ainsi construite selon une trame polyphonique incluant les discours méta- et épilinguistiques comme facteurs/vecteurs de discriminations<sup>15</sup>. Cette construction intègre en outre la mobilité perçue/vécue comme un facteur de mise en tension<sup>16</sup>: en créant le contact, en introduisant le sujet dans l'ordre de l'altérité. La ville constitue ainsi une « *matrice discursive produisant les normes de référence* »<sup>17</sup> et où la *praxis* linguistique modifie la perception du réel urbain<sup>18</sup>: « *c'est dire que les discours sur la ville finissent par devenir "la ville"* »<sup>19</sup>.

Dans cette optique, analyser les discours en/sur la ville revient *ipso facto* à penser la centralité heuristique des glottophobies en actes, comme processus interlocutif argumentatif, impliquant le rapport à soi et à l'autre.

### II.2. La glottophobie, où la discrimination par la langue

Objectivement, les pratiques linguistiques s'inscrivent dans l'ordre de la pluralité qui redéfinit les codes ou artefacts des grammairiens, via le processus d'individuation, *i.e.* « *d'affirmation d'une identité distincte [...] et non une donnée déterminée par des caractéristiques linguistiques particulières* »<sup>20</sup>. Elle est en ce sens une forme d'« *invention de soi* »<sup>21</sup> fondée sur des écarts justifiant et alimentant les tensions : tensions entre l'Un et le Multiple, entre « *les tendances à l'hétérogène et à l'homogène* »<sup>22</sup>. A vrai dire, les langues sont fondées sur « *des enjeux de pouvoir : ce sont des objets sur lesquels s'exercent du/des pouvoirs(s) et des conflits de pouvoir* »<sup>23</sup>. En tant que telles, elles produisent des effets de domination (introjectée, contestée, renversée), qui déterminent des *ethos/logos* particuliers. Elles sont aussi moyen de pouvoir, mobilisées pour contrôler, réguler, s'approprier<sup>24</sup> des espaces d'action et de valorisation de soi. C'est dans ce champ, celui des langues à la fois moyen et enjeu de domination, que se déploie la glottophobie, entendue comme une forme de discrimination ciblant des personnes à travers leurs langues. « *Enoncé d'émotion* »<sup>25</sup> mais aussi posture axiologique, la glottophobie qualifie

« *le mépris, la haine, l'agression, le rejet, l'exclusion de personnes, discrimination négative effectivement ou prétendument fondée sur le fait de considérer incorrectes, inférieures, mauvaises certaines formes linguistiques [...] usitées par ces personnes* »<sup>26</sup>.

La glottophobie ainsi définie nous permet de cerner (décrire et interpréter) les cas de discriminations linguistiques comme réalité interlocutive complexe impliquant « *l'ensemble des fonctionnements sociaux car la linguistique est partout dans le social et le social partout dans le linguistique* »<sup>27</sup>. Discrimination sociale à prétexte linguistique, la glottophobie produit un traitement ségrégatif de personnes indexées sur des langues (ou variété de langues) jugées archaïques, hybrides, illégitimes... Elles ciblent ainsi des personnes socialement situées : dénommées, territorialisées et alignées sur des parcours biographiques. Elle organise le reniement de soi sur fond d'auto-odi, ou l'émergence de « *soi totalitaires* » (Kaufmann, 2006). Elle vise le rejet de l'autre (infériorisé, entaché de stigmatisation, déjeté hors du groupe, de l'humain) et une valorisation de soi en écho. Elle s'inscrit alors dans « *la série des altérophobies (mépris, haine, agressions, rejet, discriminations négatives de personnes en fonction de leur altérité – dite aussi "différence")* »<sup>28</sup>.

### II.3. Les marqueurs linguistiques et interactionnels de la nomination glottophobe

Dans l'ordre des marqueurs linguistiques traduisant la nomination glottophobe, il convient d'abord d'explorer le système onomastique particulièrement composé (pour le cas de cette étude) des désignations exprimant la haine, le rejet, le mépris... de personnes à travers leurs langues. Ainsi la glottophobie comme production discursive est repérable dans des actes de parole transgressifs et nominatifs, à forte valeur perlocutoire. Le registre transgressif, dans lequel nous rangeons aisément notre *focus group* convoque des désignations aussi variées que le « sociotype »<sup>29</sup>, l'« éthnotype »<sup>30</sup>, l'« ontotype »<sup>31</sup>, ou encore le sobriquet<sup>32</sup>. Contrairement aux éthnotypes et sociotypes, qui peuvent fonctionner comme des appellatifs neutres, l'ontotype est toujours insultante<sup>33</sup>. Quant au sobriquet, il est en effet une insulte consacrée par l'usage, la répétition. « *Construit sur la base de l'ironie, de la raillerie, du jeu et de la comparaison* »<sup>34</sup>, il revêt une valeur illocutoire ambiguë fondée sur l'humour caustique. De plus, l'ancrage de notre étude en sociolinguistique urbaine impose de relier la glottophobie au paradigme de la spatialisation : « *espace(s), lieu(x), centre(s), périphérie(s), mobilité(s)...* »<sup>35</sup>, envisagé comme facteur/vecteur de discrimination langagière. Etablir ce lien revient *ipso facto* à concevoir l'organisation socio-langagière des espaces, comme le corolaire d'une *praxis* énonciative fondée sur la nomination (donc la définition de catégories) et la légitimation (par inclusion ou exclusion d'un tiers, déni d'appartenance, dissimulation auto-odique...).

Au plan interactionnel et pragmatique, nous analyserons les modalités via lesquelles ces catégories nominatives sont investies dans des stratégies de (dé)négation et/ou des procédés de dérision. Parmi les multiples conceptualisations de la négation<sup>36</sup>, nous restreignons notre approche aux concepts de dénégation et de négation polémique. Autant la négation polémique « *sert à s'opposer à un point de vue susceptible d'être soutenu par un être discursif* »<sup>37</sup>, autant la dénégation traduit non pas le refoulement (pour ce qu'elle comporte de dicible), mais bien « *le retour du refoulé sous une forme négative [...] ou désinvestie et partiellement refusée (déli)* »<sup>38</sup>. Par ailleurs, nous emploierons le terme dérision comme procédé comique « *de dévalorisation, d'exclusion des objets sociaux jugés méprisables* »<sup>39</sup>. Ainsi, par le rire qu'elle suscite, la dérision marque « *d'une part un renforcement du sentiment d'appartenance entre ceux qui partagent les valeurs négatives attribuées à l'objet, et d'autre part une mise à distance de l'objet concerné* »<sup>40</sup>.

### III. (DÉ)NÉGATION ET DÉRISION

Dans l'extrait suivant, P (migrant villageois kabyle socialisé en ville) élabore son éthos sous la pesée des stéréotypes négatifs ciblant la ruralité dont il tente de se démarquer. Il procède par dénégation de la distinction villageois/citadins d'une part et par catégorisation glottophobe (énoncée sous couvert de dérision) d'autre part.

A: donc [...] rien qui vous permet de distinguer

P: non/il n'y a pas de distinction/

A: c'est-à-dire de distinguer un villageois du ::

P: non non

A: d'accord///

P: maintenant si tu veux tmenyik (≈ plaisanter, tourner en dérision)

Q: non non/

A: non allez-y/

- P: *ça sera de la plaisanterie sinon*  
A: *s'il s'agissait de plaisanterie vous me diriez quoi/*  
P: *[...] ces sauvages ((rire)) c'est des sauvages*  
A: *qui*  
P: *les villageois ((rire))*  
A: *pourquoi*  
P: *c'est des sauvages/ils sont encore hou hou hou*  
*((Rire collectif))*  
P: *ça c'est pour plaisanter//sinon//sinon heu :: on ne peut pas distinguer heu ::*

Ainsi, dans un mouvement dénégatif marqué par la répétition du « non », P (migrant villageois établi en ville) récuse *ab initio* toute différenciation socio-langagière axée sur le distinguo villageois *versus* citadin. Par la dénégation, P dissimule ainsi une appartenance jugée honteuse : une manière d'escamoter des éléments de différenciation susceptibles de produire en interaction un effet menaçant ou auto-odique. Il sollicite ensuite une autorisation à adopter le registre de la dérision, refusée par Q selon une double négation polémique (« non non »), mais approuvée par A comme stratégie de désinhibition. Agissant sous couvert de dérision P verbalise alors le stéréotype du villageois comme sauvage, escamoté par la dénégation. Ainsi énoncée, l'équation villageois = sauvages (primate par allusion) est figurative de la trame glottophobe par laquelle surgit l'affirmation de soi. En réponse au « pourquoi » de A, P argumente par un prétexte linguistique contenu dans l'expression onomatopéique « *c'est des sauvages/ils sont encore hou hou hou* ». Renforcé par l'adverbe duratif « encore », cette expression caustique, acte mimétique du cri des primates, réifie le villageois kabyle dans un état d'animalité, en le dépossédant symboliquement du langage articulé. Elle est accréditée par le rire complice des interactants, instaurant ainsi une « sociabilité comique » (Feuerhahn, 2001 : 188), d'essence glottophobe : celle des rieurs ayant en partage la phobie du villageois kabyle constitué alors en altérité repoussoir.

Autant la dénégation exprimerait ce que P abhorre en lui-même, tente de dissimuler : sa ruralité ontologique, autant la dérision introduit une levée de l'inhibition sociale, tout en exprimant la part honnie/rejetée de soi. Par ce procédé expiatoire, P dit de façon biaisée son agressivité envers le groupe des villageois, dont il escompte se démarquer. La dérision devient alors comme le biais permettant au Moi de s'insinuer, un aveu détourné de glottophobie. Elle permet aux interactants, constitués sous l'impulsion de P en communauté de rieurs, de dépasser les auto-odi induits par l'érosion des référents communautaires villageois.

En prévision de toute opposition éventuelle, P ferme la brèche ouverte par la plaisanterie en renouvelant la dénégation : « *ça c'est pour plaisanter//sinon//sinon heu :: on ne peut pas distinguer heu ::* ».

## VI. LA GLOTTOPHOBIE COMME ACTE DE NOMINATION

Dans l'extrait suivant, les interactants P, Q et R associent au terme « *zdimoh* » (sur le même mode de la dérision) une série de désignations stigmatisantes (glossonyme, ontotypes, sobriquets et expressions onomatopéiques à caractère glottophobe).

- A: *que signifie pour vous le terme zdimoh*  
R: *de la Haute-ville/pour moi zdimoh de la Haute-ville heu :: pour moi zdimoh c'est des gens de la Haute-ville/il parle un arabe croisé heu ::*

- P: pour moi zdimoh c'est ça/c'est un un mon frère c'est un ::  
 R: Zdimoh il a aussi son comportement spécial  
 P: ha ils sont houdou houdou  
 Q: djou djou kou kou ((rire))  
 P: ((rire tonitruant))  
 R: sid cheikh heu: ils ont des termes spécifiques  
 P: ha comme el-belda  
 R: el-belda et ::  
 P: comme mon frère c'est un mon frère c'est un :: h'bibna  
 R: et :: c'est des gens/considérés hein/considérés come heu ::  
 P: des idiots//  
 R: c'est de la mafia  
 A: ceux-là n'on pas encore répondu  
 S: zdimoh oui  
 R: comme heu :: comme xxx c'est des voyous considéré comme quoi des voyous  
 S: non

Ainsi, en réponse à la question liminaire de A « *Que signifie pour vous le terme zdimoh ?* », R introduit une glose localisante doublée d'une qualification glossonymique à caractère glottophobe et ponctué d'un heu d'hésitation en allongement vocalique « *des gens de la Haute-ville/ils parlent un arabe croisé heu : :>* ». Après une incise de P exploitant l'hésitation de R et qualifiant le zdimoh par sobriquet : « *[...] c'est un mon frère c'est un ::* », R compète son imputation en affublant le Zdimoh d'un « *comportement spécial* », laissant dans le non-dit les patterns le constituant. La désignation de R « *comportement spécial* » fonctionne (en réception) comme un outil de dévoilement exploité par P à des fins d'animalisation : « *ah ils sont houdou houdou* ». Le « *ah* » de P est donc le signe d'un eurêka descriptif précédant l'émergence d'un dire onomatopéique à caractère glottophobe. P situe ainsi le Zdimoh dans l'ordre de l'animalité, celle du « *sauvage* » dépourvu du langage articulé. Il est accrédité par la surenchère de Q : « *djou djou kou kou* », qui maximalise l'animalisation. A l'animalisation du villageois kabyle (cf. *supra* le discours de P), vient ainsi se surajouter celle du Zdimoh.

La nomination glottophobe est poursuivie, sur le même mode de la dérision, dans un échange complice entre R et P qui se donnent la réplique, faisant ainsi ressortir un paradigme désignationnel alliant éthnotype<sup>41</sup>, sociotype et ontotype. La singularité de l'exogroupe zdimoh est subsumée par R dans l'ordre du lexique. Elle est justifiée par l'appellatif *sid cheikh* prélevé (en guise d'exemple) du répertoire langagier de l'exogroupe éponyme. Peaufinant cette exemplification, P cite *el belda* (i.e. « *hameau* ») usité par le groupe zdimoh comme éponyme endogroupal de *dechra*, au côté de Haute-ville. Cet éponyme est confirmé par R selon une reprise en écho suivie d'un « *et* » additif en allongement vocalique, signe d'une nomination qui peine à progresser. L'enchaînement de P s'actualise dans un segment désignationnel combinat un exemple de singularité lexicale reformulé en sobriquet et clôturé après une courte hésitation par un autre sobriquet du même ordre : « *comme mon frère c'est un mon frère c'est un :: h'bibna* ».

Cette nomination glottophobe apparait comme une sobrication des appellatifs de l'exogroupe zdimoh, soumis au crible épilinguistique. Constitués en appellatifs identitaires ou « *identitèmes* » (Rosier et Ernotte, 2000 : 07), ces sobriquets dessinent un paradigme ethnonymique, qui actualise l'écart, la différence. Ils classent autant qu'ils stigmatisent. Indice d'une identité antagonisée, constitué en repoussoir, ils sont

prononcés – non sans une certaine exagération – avec la diction typique du zdimohophone. Une manière de maximaliser, dans l'ordre de la dérision, leur force perlocutoire (dénigrer le tiers délocuté, obtenir le consensus des interactants, susciter le rire, marquer la distance identitaire, accentuer l'écart...).

Additionnellement aux sobriquets construits par emprunt au répertoire lexical du zdimohophone, P exploitant *dereche* les hésitations de R, introduit une nomination par ontotypes (« des idiots ») qui relègue le Zdimoh vers un état d'inculture. Poursuivant son dire interrompu R inscrit la nomination du zdimoh dans l'ordre de la violence par une double désignation sociotypique : « *c'est des voyous* » et « *c'est de la mafia* » (R), contre l'avis de S (locuteur zdimohophone) qui réagit par un « non » polémique.

Dans l'extrait suivant, U<sup>42</sup> (intervenant inopiné) se pose en détenteur d'une « vérité historique ». Son intrusion prend la forme d'un dire interrogatif (à valeur rhétorique) ciblant les origines ethniques du Zdimoh. En interaction avec S, Q et P, il définit la dimension ethnotypique de la mixité zdimoh.

- U : *ce que tu dis là/les Zdimohs/ils viennent d'où/tous autant qu'il sont/excepté les quelques familles heu ...*  
S : *turques*  
U : *Kouloughlies qu'il y a//*  
S : *oui*  
U : *c'est des : janissaires turcs*  
S : *les janissaires oui*  
U : *hein/qui sont restés/TOUS le reste/ c'est des Kabyles*  
S : *c'est des Kabyles oui*  
P : *sans exception*  
Q : *ils sont venus des villageois*

En effet, U réduit l'élément allogène de la mixité zdimoh à « *quelques familles* », dont la désignation est retardée par un heu d'hésitation en allongement vocalique. Le gentilé « *turque* » suggéré par S (par anticipation sur le dire hésitant de U), thématise le noyau onomastique d'une domination historique. Ce gentilé est abrogé par U au profit du terme « *kouloughlie* », puis affiné dans la désignation socio-localisante « *janissaires turcs* » spécifiant ainsi la part allogène d'une hybridité délimitée à l'échelon de « *quelques familles* » : celle issue du brassage entre la population locale et l'élite militaire et administrative janissaire, par laquelle s'exerçait la domination ottomane en Algérie. La désignation ethnotypique de U « *tout le reste c'est des Kabyles* » est approuvée par S et P. Elle est glosée par Q qui en peaufine le sémantisme par la précision hétérotopique : « *Ils sont venus des villages* ». Ces bribes d'informations qui ravitaillent le sémantisme du zdimoh pourraient être considérées comme une stratégie de destigmatisation du groupe zdimoh, par minimisation de l'élément allogène ottoman et effacement de l'élément arabophone, au profit de la dominante ethnique kabyle villageoise.

Ces recompositions identitaires articulant stigmatisation et destigmatisation traduisent un *ethos* collectif indécis, emprunt de glottophobie. Elles sont d'abord le lieu d'un clash d'égos, où les interactants se télescopent sur la définition à donner au terme « zdimoh », avant d'évoluer, sous la pesée de S et U vers l'inscription du déni dans l'ordre de la minorité familiale kouloughlie, constitué en repoussoir.

## CONCLUSION



L'analyse des discours a permis de confirmer le rôle structurant des glottophobies dans le processus identificatoire, ciblant conjointement ruralité et hybridité. Si la phobie de l'hybride s'ancre dans la croyance en un ordre lignager/langagier pur, la phobie du rural mobilise les imaginaires d'archaïsme et d'animalité. Autant la première active la quête illusoire de l'Un, autant la seconde organise – sur fond d'auto-odi – la transformation de soi. La construction de soi engage ainsi une double quête : celle de l'authenticité (qui fait surgir le spectre de la réification) et celle d'une légitimité – toujours partielle – inductrice d'aliénation (car tournée vers le néo, l'urbain). La levée de la stigmatisation advient dès lors par l'acculturation, le passage au néo, par l'accès aux arcanes de la citadinité, via la mobilité.

Faute d'antériorité territoriale, le néo-arrivant P est ainsi réifié dans un statut quo villageois et marqué du sceau de la sauvagerie. Le Zdimoh devient « *le vrai habitant de la ville* », le primo-arrivant auquel échoit la légitimité territoriale, mais cumulant les stigmates de ruralité/hybridité et endossant les attributs du rétro (archaïsme, incivisme, animalité). Ainsi, selon une logique de renversement du stigmaté, l'animalité (imputée *ab initio* au villageois kabylophone) est déportée vers la *dechra* (incubateur d'une autre ruralité et foyer glottogénique d'où irradie la norme hybride). Le kabyle maternel es<sup>43</sup>t des lors sublimé en invariant inaltéré par le métissage, garantissant l'authenticité de soi. Le zdimoh (parler hybride arabo-kabyle ancré dans la temporalité des primo-arrivants) devient un *casus belli*, l'acte motivant la glottophobie, le canal par lequel surgit la haine de l'autre. Une manière de légitimer une identité kabylophone érodée par la stigmatisation, par la désignation du zdimoh comme repoussoir et objet de dérision.<sup>44</sup>

Nous avons pu observer par ailleurs comment la déstigmatisation du zdimoh s'actualise dans des désignations marquées par la minimisation de l'élément ottoman, réduit en discours à « quelques famille turque » et par l'effacement de l'élément arabophone, en faveur d'une majorité villageoise kabyle, implantés dans la *dechra*, auquel échoit le statut valorisant de primo-arrivant. La dévalorisation, advenue par le métissage, qui inaugure la genèse du zdimoh, est toutefois maintenue dans l'ordre du langagier et du rural. En tant que logos et praxis à la fois, les discours glottophobes analysés s'ancrent dans des registres transgressifs aussi variés que l'animalisation, la scatologie, la sobrication ou encore l'ontotypie. Elle traduit le plus souvent (sous un mode réactif-défensif) les malaises d'un soi auto-odique marqué par la stigmatisation et adossé aux fantasmes d'unité/homogénéité. Elle s'ancre ainsi dans une logique de défense de soi et du groupe, contre le surgissement de l'altérité.

<sup>1</sup> ARDITTY Jo et BLANCHET Philippe, (2008), « La "mauvaise langue" des "ghettos linguistiques" : la glottophobie française, une xénophobie qui s'ignore », *Asylon(s)*, n° 04, disponible sur [<http://terra.rezo.net/article748.html>].

<sup>2</sup> BLANCHET Philippe, (2013), « Repères terminologiques et conceptuels pour identifier les discriminations linguistiques », *Cahiers internationaux de sociolinguistique*, n°04, p.30.

<sup>3</sup> BOURHIS Richard Yvon, MONTREUIL Annie, HELLY Denise et JANTZEN Lorna, (2007), « Discrimination et linguicisme au Québec : Enquête sur la diversité ethnique au Canada », *Canadian Ethnic Studies*, 39/, n°1-2, p. 33.

<sup>4</sup> BLANCHET Philippe, *op. cit.*, p.73.

<sup>5</sup> BLANCHET Philippe, (2016), *Discriminations : combattre la glottophobie*, Textuel, Paris, p.13.

<sup>6</sup> L'article 295 bis 1 du code pénal algérien considère la discrimination indépendamment du facteur linguistique, comme « *distinction, exclusion, restriction ou préférence fondée sur le sexe, la race, la couleur, l'ascendance ou l'origine nationale ou ethnique, ou le handicap [...]* ».

<sup>7</sup> Nous citons à titre d'exemple l'étude pionnière de Jo Arditty & Philippe Blanchet (2008) sur la glottophobie française, marquée par la « défense » du français standardisé contre les autres langues d'une part et les « mauvais usages » d'autre part. Citons également les travaux de Jeanne Mayer (2011), qui analyse, sous le terme *discrimination*, la question de l'accent comme marqueur du degré de compétence professionnelle dans le secteur du prêt-à-porter féminin à Rennes.

<sup>8</sup> BULOT Thierry, (2005), « Discours épilinguistiques et discours topologique : une approche des rapports entre signalétique et confinement linguistique en sociolinguistique urbaine », *Revue de l'Université de Moncton*, vol. 36, n°01, p. 220.

<sup>9</sup> DOUMANE Saïd, (2005), « Tizi-Ouzou : historique d'un col et son urbanisation », *Insaniyat*, n° 54, p. 26.

<sup>10</sup> *Idem.*

<sup>11</sup> *Idem.*, p. 28.

<sup>12</sup> LeCompte et Preissle, (1993), cité par SAVOIE-ZAJC Loraine, (2007), « Comment peut-on construire un échantillonnage scientifiquement valide ? », *Recherches qualitatives* [En ligne], n°5, p. 102, disponible sur [<http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html>].

<sup>13</sup> BOYER Henri, (2002), « Sociolinguistique : faire corpus de toute(s) voix ? », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], n°69, pp.100, disponible sur [<http://mots.revues.org/10553>], consulté le 02/10/2016.

<sup>14</sup> BULOT Thierry, (2003), « Matrice discursive et confinement des langues : pour un modèle de l'urbanité », *Cahiers de sociolinguistique*, n°8, pp. 99-109.

<sup>15</sup> BULOT Thierry, (2013), « Discrimination sociolinguistique et pluralité des normes identitaires. Linguicisme de référence et linguicisme d'action », *Cahiers internationaux de sociolinguistique*, n°04, p. 07.

<sup>16</sup> BULOT Thierry, (2009), « Pour une gestion durable des rapports entre le local et le global (intervention et sociolinguistique urbaine) », dans KLAEGER Sabine et THÖRLE Britta (dirs.), *Sprache(n), Identität, Gesellschaft*, Ibidem, Stuttgart, 2009, p.68.

<sup>17</sup> BULOT Thierry, (2013), *op.cit.*, p. 07.

<sup>18</sup> BULOT Thierry et VESCHAMBRE Vincent, (2006), « Sociolinguistique urbaine et géographie sociale : articuler l'hétérogénéité des langues et la hiérarchisation des espaces », dans SECHET Raymonde et VESCHAMBRE Vincent (dirs.), *Penser et faire la géographie sociale, contributions à une épistémologie de la géographie sociale*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2006, p.306.

<sup>19</sup> *Idem.*

<sup>20</sup> BLANCHET Philippe, (2016), *Discriminations : combattre la glottophobie*, Textuel, Paris, p.32.

<sup>21</sup> KAUFMANN Jean-Claude, (2006), *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Armand Colin, Coll. Individu et Société, Paris.

<sup>22</sup> BLANCHET Philippe, *op. cit.*, p. 37.

<sup>23</sup> *Idem.*, p.33.

<sup>24</sup> *Idem.*, p.34.

<sup>25</sup> PLANTIN Christian, (1997), « L'argumentation dans l'émotion », *Pratiques*, n° 96, pp. 81-100.

<sup>26</sup> BLANCHET Philippe, *op. cit.*, p.45.

<sup>27</sup> BLANCHET Philippe, (2013), « Repères terminologiques et conceptuels pour identifier les discriminations linguistiques », *Cahiers internationaux de sociolinguistique*, n°04, pp. 37-38.

<sup>28</sup> BLANCHET Philippe, (2016), *Discriminations : combattre la glottophobie*, Textuel, Paris, p.44.

<sup>29</sup> LAFONT Robert, (1978), *Le travail et la langue*, Flammarion, Paris.

<sup>30</sup> BRES Jacques, (1993), *Récit oral et production d'identité sociale*, Université de Montpellier, Montpellier.

<sup>31</sup> ROSIER Laurence et ERNOTTE Philippe, (2000), *Le lexique clandestin. La dynamique sociale des insultes et appellatifs à Bruxelles, Français et société*, n°12, Duculot, Bruxelles.

<sup>32</sup> YERMECHE Ouerdia, (2002), « Le sobriquet algérien : une pratique langagière et sociale », *Insaniyat*, n° 17-18, pp. 97-110.

<sup>33</sup> ROSIER Laurence et ERNOTTE Philippe, *op.cit.*, p.41.

<sup>34</sup> YERMECHE Ouerdia, *op. cit.*, p.98.

<sup>35</sup> BULOT Thierry, (2013), « Discrimination sociolinguistique et pluralité des normes identitaires. Linguicisme de référence et linguicisme d'action », *Cahiers internationaux de sociolinguistique*, n°04, p.10.

<sup>36</sup> Cf. à ce sujet le relevé détaillé de PEREA François, (2003), « Les négations dans le discours pudique : modalités et fonctionnements », dans *Sciences du langage : quels croisements de disciplines ?* Actes du colloque ColJec des 20 et 21 juin 2002, Montpellier, pp.163-184.

<sup>37</sup> NOLKE Henning, (1994), « Ne pas : négation descriptive ou polémique ? Contraintes formelles sur son interprétation », *Langue française*, n° 94, p.49.

<sup>38</sup> PEREA François, (2003), *op. cit.*, p.176.

<sup>39</sup> FEUERHAHN Nelly, (2001), « la dérision, une violence politiquement correcte », *Hermès*, n°29, p.191.

<sup>40</sup> *Idem.*

<sup>41</sup> Le glossonyme/ethnonyme *zdimoh* aurait été construit selon le même procédé de sobrication d'un terme d'adresse à substrat endogroupal.

<sup>42</sup> Fils du propriétaire du restaurant où s'est déroulé l'entretien, qui intervient de façon inopinée pour donner son avis.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ARDITTY Jo et BLANCHET Philippe, (2008), « La “mauvaise langue” des “ghettos linguistiques” : la glottophobie française, une xénophobie qui s’ignore », *Asylon(s)*, n° 04, disponible sur [<http://terra.rezo.net/article748.html>].
- BLANCHET Philippe, (2013), « Repères terminologiques et conceptuels pour identifier les discriminations linguistiques », *Cahiers internationaux de sociolinguistique*, n°04, pp. 29-39.
- BLANCHET Philippe, (2016), *Discriminations : combattre la glottophobie*, Textuel, Paris.
- BOURHIS Richard Yvon, MONTREUIL Annie, HELLY Denise et JANTZEN Lorna, (2007), « Discrimination et linguicisme au Québec : Enquête sur la diversité ethnique au Canada », *Canadian Ethnic Studies*, Vol. 39, n°1-2, pp. 31-49.
- BOYER Henri, (2002), « Sociolinguistique : faire corpus de toute(s) voix ? », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], n°69, pp.97-102, disponible sur [<http://mots.revues.org/10553>], consulté le 02/10/2016.
- BRES Jacques, (1993), *Récit oral et production d'identité sociale*, Université de Montpellier, Montpellier.
- BULOT Thierry et VESCHAMBRE Vincent, (2006), « Sociolinguistique urbaine et géographie sociale : articuler l'hétérogénéité des langues et la hiérarchisation des espaces », dans SECHET Raymonde et VESCHAMBRE Vincent (dirs.), *Penser et faire la géographie sociale, contributions à une épistémologie de la géographie sociale*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2006, pp.305-324.
- BULOT Thierry, (2009), « Pour une gestion durable des rapports entre le local et le global (intervention et sociolinguistique urbaine) », dans Klaeger Sabine et Thörle Britta (dirs.), *Sprache(n), Identität, Gesellschaft*, Ibidem, Stuttgart, 2009, pp.63-72.
- BULOT Thierry, (2005), « Discours épilinguistique et discours topologique : une approche des rapports entre signalétique et confinement linguistique en sociolinguistique urbaine », *Revue de l'Université de Moncton*, vol. 36, n°01, pp. 219-253.
- BULOT Thierry, (2013), « Discrimination sociolinguistique et pluralité des normes identitaires. Linguicisme de référence et linguicisme d'action », *Cahiers internationaux de sociolinguistique*, n°04, pp 7-27.
- BULOT Thierry, (2003), « Matrice discursive et confinement des langues : pour un modèle de l'urbanité », *Cahiers de sociolinguistique*, n°8, pp. 99-109.
- DAHMANI Mohamed et al., (1993), *Tizi-Ouzou : fondation, croissance, développement*, Editions Aurassi, Tizi-Ouzou, Algérie.
- DOUMANE Saïd, (2001), « Tizi-Ouzou : historique d'un col et son urbanisation », *Insaniyat*, n° 54, pp. 13-29.
- FEUERHAHN Nelly, (2001), « la dérision, une violence politiquement correcte », *Hermès*, n°29, pp. 187-197.
- FREUD Sigmund, (1925), « La dénégation », dans *Résultats, idées, problèmes*, Tome 2 : 1921-1938, PUF, Paris, pp.135-140.
- KAUFMANN Jean-Claude, (2006), *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Armand Colin, Coll. Individu et Société, Paris.
- LAFONT Robert, (1978), *Le travail et la langue*, Flammarion, Paris.
- MEYER Jeanne, (2011), « Accents et discriminations : entre variation linguistique et marqueurs identitaires », *Cahiers de sociolinguistique*, n°1, pp. 33-51.
- NOLKE Henning, (1994), « Ne pas : négation descriptive ou polémique ? Contraintes formelles sur son interprétation », *Langue française*, n° 94, pp.48-67.
- PEREA François, (2003), « Les négations dans le discours pudique : modalités et fonctionnements », dans *Sciences du langage : quels croisements de disciplines ? Actes du colloque ColJec des 20 et 21 juin 2002*, Montpellier, pp.163-184.

PLANTIN Christian, (1997), « L'argumentation dans l'émotion », *Pratiques*, n° 96, pp. 81-100.

ROSIER Laurence et ERNOTTE Philippe, (2000), *Le lexique clandestin. La dynamique sociale des insultes et appellatifs à Bruxelles, Français et société*, n°12, Duculot, Bruxelles.

SAVOIE-ZAJC Loraine, (2007), « Comment peut-on construire un échantillonnage scientifiquement valide ? », *Recherches qualitatives* [En ligne], n°5, pp.99-111, disponible sur [<http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html>].

YERMECHE Ouerdia, (2002), « Le sobriquet algérien : une pratique langagière et sociale », *Insaniyat*, n° 17-18, pp. 97-110.

**POUR CITER L'AUTEUR :**

AHMED TAYEB Mounir, (2021), « La nomination glottophobe en interaction : négation et dérision », *Ex Professo*, V06, Numéro spécial, pages 101-111, Url : <https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/484>